

MOROCCAN IDENTITY IN TAHAR BEN JELLOUN'S PROSE

Elena Chiriac, PhD Candidate, "Ștefan cel Mare" University of Suceava

Abstract: Maghrebian literature of French expression, as stated by Charles Bonn, allows Maghrebian writers to be proud of their origin, to present their own culture in the language of the former colonizer. A frequent factor of Maghrebian writers is the problem of identity, which often appears in the narrative discourse, being reflected in the Arab urban space, the space that combines the traditional architecture with the modern one.

*Disturbed by the colonizing factor and the modernity, the characters of Tahar Ben Jelloun's prose seek desperately their own place, which often, is denied precisely because of these two factors. Among the Moroccan writer's novels which display this fight of the character looking for his own identity are the famous diptych **L'Enfant de sable. La Nuit Sacrée** where the main character Zahra / Ahmed is forced to live under the appearance of two different entities - male and female; **La Prière de l'absent** where three penniless characters receive the mission to initiate an orphan child into the mysteries of the Arab culture by making a trip across Morocco; **Partir** and **Au pays** where the characters are trying to build their own way in life by quitting a corrupt Morocco, path which leads only to an unexpected and sure ending - death.*

Keywords: Maghrebian identity, Moroccan culture, identity problem, the trip, the dichotomy past / present.

L'un des plus connus et des plus traduits écrivains maghrébins, Tahar Ben Jelloun s'inscrit, à côté de l'algérienne Assia Djebar et Driss Chraïbi, dans le fil des auteurs qui mettent en évidence dans leur œuvre *la quête identitaire*, quête qu'ils considèrent fondamentale à cause de l'insertion de la culture française dans la vie des gens de Maghreb. Les trois auteurs qui sont obligés d'affronter des changements personnels ou collectifs assez douloureux - l'arabisation de la philosophie qui oblige l'écrivain marocain Tahar Ben Jelloun de partir en France, la décennie noire qui fait décider l'écrivaine algérienne de ressusciter un passé réduit au silence en publiant *Loin de Médine*, la critique négative que reçoit le roman *Passé Simple* qui est nié par son propre auteur- essaient de mettre en question la notion d'identité et plus précisément l'identité maghrébine. L'axe temporelle de leurs romans s'inscrit dans un va-et-vient entre le passé et le présent, *une dichotomie* qui veut mettre l'accent sur le creuset qui se crée entre l'islam d'aparavant et l'islam d'aujourd'hui. Les personnages en quête de leurs propres identités s'emparent d'une vision rétrospective pour mieux connaître leur culture et pour apprivoiser ce présent incertain.

Mais avant de faire une incursion dans la prose benjellounienne on se propose de donner une définition de *l'identité culturelle*. Le concept d'identité commence à s'imposer par l'apparition des papiers d'identité où sont inscrits des informations minimales sur un individu tels le nom, la date de naissance, la nationalité, les noms des parents, l'adresse, etc. Cependant ce terme englobe plusieurs éléments et il a fait couler beaucoup d'encre de la part des philosophes et des écrivains. Certes, l'identité implique l'altérité, car on ne peut concevoir un être, le caractériser sans faire référence à un autre. La comparaison entre les deux individus est une modalité d'en tirer les traits de caractère spécifique. Selon la définition du dictionnaire *Le Nouveau Petit Robert*, l'identité est «un ensemble de traits culturels propres à un groupe ethnique (langue, religion, art, etc.) qui lui confèrent son individualité ;

sentiment d'appartenance d'un individu à ce groupe »¹. Cette brève définition ne peut pas contenter, car elle n'identifie pas les nuances et les diverses associations d'appartenance qui peuvent se retrouver dans la description d'un être humain. C'est pour cette raison que nous avons choisi la définition de l'écrivain Amin Maalouf qui identifie dans son roman, *Les identités meurtrières*, beaucoup des éléments qui peuvent appartenir à un individu. Il soutient que ces composants n'ont pas la même importance dans le même temps et souligne l'idée que chacun est doué d'une signifiante qui s'active à un moment donné :

L'identité de chaque personne est constituée d'une foule d'éléments qui ne se limitent évidemment pas à ceux qui figurent sur les registres officiels. Il y a, bien sûr, pour la grande majorité des gens, l'appartenance à une tradition religieuse; à une nationalité, parfois deux; à un groupe ethnique ou linguistique; à une famille plus ou moins élargie; à une profession; à une institution; à un certain milieu social... Mais la liste est bien plus longue encore, virtuellement illimitée: on peut ressentir une appartenance plus ou moins forte à une province, à un village, à un quartier, à un clan, à une équipe sportive ou professionnelle, à une bande d'amis, à un syndicat, à une entreprise, à un parti, à une association, à une paroisse, à une communauté de personnes ayant les mêmes passions, les mêmes préférences sexuelles, les mêmes handicaps physiques, ou qui sont confrontées aux mêmes nuisances.

Toutes ces appartenances n'ont évidemment pas la même importance, en tout cas pas au même moment. Mais aucune n'est totalement insignifiante. Ce sont les éléments constitutifs de la personnalité, on pourrait presque dire « les gènes de l'âme », à condition de préciser que la plupart ne sont pas innés.

Si chacun de ces éléments peut se rencontrer chez un grand nombre d'individus, jamais on ne retrouve la même combinaison chez deux personnes différentes, et c'est justement cela qui fait la richesse de chacun, sa valeur propre, c'est ce qui fait que tout être est singulier et potentiellement irremplaçable.²

Quant à l'altérité l'écrivain libanais soutient l'idée conformément à laquelle un individu se définit par rapport à un autre individu qu'il perçoit comme menaçant et, donc, qu'il doit exclure: « Tant il est vrai que ce qui détermine l'appartenance d'une personne à un groupe donné, c'est essentiellement l'influence d'autrui; l'influence des proches — parents, compatriotes, coreligionnaires — qui cherchent à se l'approprier, et l'influence de ceux d'en face, qui s'emploient à l'exclure. ».³ Du point de vue philosophique, ce rapport qui se crée entre le moi et l'autre influence toujours la réflexion sur soi-même et la bonne connaissance de son propre caractère. La diction latine « Connait-toi-même » n'a plus besoin d'explication, car dans seulement trois mots, elle condense toute une thèse philosophique.

Si l'écrivain libanais mêle dans son roman cité ci-dessus la philosophie à la sociologie, en revanche, Tahar Ben Jelloun reste dans la sphère romanesque et glisse dans la pâte du conte arabe des problèmes astringents dont souffrent les gens du Maroc d'aujourd'hui. Vivant sous la forte influence du pouvoir et de la culture français, ses personnages se heurtent à une autre modalité de concevoir le monde, une façon plus libertine, on peut dire. Toutes leurs coutumes sont bouleversées de cette attitude et ils ne réussissent pas à trouver leur place. C'est ce qu'il met en évidence l'écrivain marocain c'est cette lutte acerbe de retrouver sa place, de s'adapter dans un monde assez bizarre. Nous connaissons très bien la

¹ *Le Nouveau Petit Robert de la langue française*, Paris, SEJER, 2008.

² Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 1998, p.19.

³ *Op.cit.*, p.35.

coutume musulmane dans lesquelles les femmes ne doivent pas aller à l'école, elles ne peuvent pas sortir de la maison sans être accompagnées, elles sont obligées de porter le voile pendant qu'il sorte en ville, des règles ancestrales qui sont rayées par le pouvoir français. Cette incompatibilité entre le monde orientale et le monde occidental est bien mise en évidence dans le roman *Au pays* ou Mohammed, le personnage principal, reconnaît « la générosité » de la France, car il y va travailler pour gagner d'argent, mais n'accepte pas que son fils, Rachid, change son nom en Richard. L'aveu de Mohammed est chargé d'une forte douleur de père, mais aussi il contient une vérité écrasante :

Mes enfants ont la tête très arabe, la tête et les gestes, ils dosent qu'ils sont intégrés, j'ai jamais compris ce que c'est ; un jour Rachid m'a montré une carte et m'a dit ; avec ça je vote, moi aussi je suis français et européen, je lui dis, va doucement, déjà pour avoir les papiers t'as attendu plus d'un an et demi, tu vas pas commencer le même cirque pour te dire européen, n'oublie pas d'où tu viens, d'où tes parents viennent, c'est important, partout où tu iras, n'oublie pas ton pays d'origine est inscrit sur ton visage, il est là, que tu le veuilles ou non. Moi, je n'ai jamais douté de mon pays, vous autres, vous ne savez pas de quel pays vous êtes, oui, vous vous dites français, je crois que vous êtes les seuls à le croire, tu penses que le flic te traite comme un Français cent pour cent ? Oui, si tu vas au tribunal, le juge diras que t'es français, il est obligé, mais il pense que tu es étranger, ou bien un bâtard. On dirait que la France a fait plein de gosses avec une femme venue d'ailleurs et que ces enfants, elle a oublié de les déclarer, je veux dire de les reconnaître, c'est curieux, de toute façon, rien ne sera facile pour vous !⁴

S'agit-il du célèbre conflit de générations ? Nous nous en doutons, car le personnage identifie juste tous les problèmes qui attaquent le Maroc et avance l'idée que les nouvelles générations sont harcelées entre deux mondes, un monde d'origine et un monde auquel ils aspirent. Mais tout comme le/ la protagoniste du diptyque *L'enfant de sable. La Nuit sacrée*, ces personnages se trouvent à mi-chemin, car ils veulent quitter un pays coutumier pour gagner un pays qui a beaucoup de libertés, mais auquel ils n'arrivent pas s'adapter complètement. La péroraison du personnage se finit par un conseil qu'il donne à son enfant : « N'oublie jamais d'où tu viens, mon fils ! »⁵, conseil qui vaut beaucoup, car, certainement, il ne pourra pas oublier d'où il vient.

À ce conflit intérieur, mais aussi extérieur, est soumis le personnage central du diptyque *L'enfant de sable. La nuit sacrée*. Cette fois-ci l'auteur marocain choisit une modalité plus attirante de parler du *problème d'identité*. Puisant dans la mythologie grecque, il transforme son personnage dans un androgyne, l'être à double identité-féminine et masculine. Né dans une famille de sept sœurs, le nouveau-né reçoit un destin imposé par son père mécontent de ne pas avoir un héritier. Guetté par ses frères aux bouches avaleuses qui voulaient lui prendre la fortune, le père du personnage décide d'utiliser une supercherie, faire passer la petite fille comme un garçon. Il simule même une circoncision pour faire taire sa famille.

Pendant vingt années, Zahra/Ahmed est obligé(e) de cacher sa féminité sous les vêtements d'homme et sous un comportement étudié. Il/elle fait semblant de se marier avec sa cousine malade qui se rend compte de la tromperie, mais qui ne la divulgue pas. Toutefois, à

⁴ Tahar Ben Jelloun, *Au pays*, Paris, Gallimard, 2009, p.60.

⁵ *Op.cit.*, p.61.

la nuit sacrée, sous le lit de mort, son père avoue son péché et rend libre sa fille, une fausse liberté, car celle-ci est habituée d'agir comme un homme, de profiter des droits accordés aux hommes. Pour la première fois, elle se heurte de la barrière qui existe entre la femme et l'homme en islam, car au moment où elle commence à parler dans la place, les gens lui reprochent cette audace puisqu'elle n'est pas accompagnée par un membre masculin de la famille. En plus, les sept sœurs veulent se venger d'elle, car elles la considèrent coupable de toutes leurs misères sans penser de culpabiliser leur père qui l'a obligée d'être ainsi. Le dédoublement de son identité n'était pas au plaisir de son père qui trouvait ses déguisements comme une offense à lui-même qui tentait d'oublier la malheureuse décision:

Tu inventais des jeux toujours solitaire ; il t'arrivait même de jouer à la poupée. Tu t'es déguisée en fille, puis en infirmière, puis en maman. Tu aimais les déguisements. Que de fois je dus te rappeler que tu étais un petit homme, un garçon. Tu me riais au nez. Tu te moquais de moi.⁶

Le personnage ne pouvait ni nier sa masculinité, ni accepter sa féminité, car il y avait toujours quelque chose qui l'empêchait de passer définitivement ou bien dans un partie ou bien dans une autre. Son aveu est tout à fait intéressant, car il fait glisser une allusion subtile au statut de l'écrivain qui s'exprime dans la langue française, mais il est d'une autre origine « J'allais et venais entre les deux camps comme si j'étais dans deux langues »⁷. Finalement ce harcèlement entre les deux mondes la fait se demander désespérée « Suis-je un être ou une image, un corps ou une autorité, une pierre dans un jardin fané ou un arbre rigide ? Dis-moi, qui suis-je ? »⁸ Cette interrogation, qui d'ailleurs ne reçoit aucune réponse, devient un cri d'aide resté sans écho. Dans la prison, où elle est enfermée pour la mort de son oncle, elle subit la vengeance de ses sœurs et finalement commence à s'habituer à son état d'androgynie – corps de femme et âme d'homme.

Dans son roman *La Prière de l'absent*, Tahar Ben Jelloun utilise une troisième modalité pour mettre en discussion le problème de la quête identitaire. Il s'agit du voyage spatio-temporel que trois vagabonds doivent accomplir pour initier un enfant orphelin à l'histoire du Maroc. Sindibad, amnésique, et Bobby vivent dans le cimetière Legbeb un symbole pour les soulèvements de Fès dont les martyrs y sont enterrés. Ils y rencontrent Yamma la prostituée et tous les trois trouvent un enfant qui n'a pas de nom. Ce manque est symbolique, car il signifie que l'enfant va recevoir un nom à la fin du voyage après avoir appris l'histoire du Maroc « C'est enfant a le privilège de ne pas porter de nom. Alors respectons- nous la loi d'or de l'Empire du Secret »⁹. Cet enfant représente une *terra nova* sur laquelle on cultive l'identité nationale qui est en train de se déchirer, il est « un être vierge de toute réalité, pur, né de la limpidité de l'eau et de la fermeté de l'écorce de l'arbre »¹⁰ L'eau et l'arbre sont les symboles de l'islam, donc l'enfant est un don du ciel pour ces trois vagabonds qui se sauvent grâce à ce voyage initiatique, en devenant un symbole de l'histoire. Toute au long du voyage Yamma lui va raconter l'histoire du cheikh Ma-al-Aynayn qui devra

⁶ Tahar Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, Paris, Seuil, 1987, p.29.

⁷ *Op.cit.*, p.176.

⁸ Tahar Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*, Paris, Seuil, 1985, p.50.

⁹ Tahar Ben Jelloun, *La Prière de l'absent*, Paris, Seuil, 1981, p.53.

¹⁰ *Op.cit.*, p.54.

devenir « le miroir suprême, le vrai, l'unique et le dernier miroir où ton visage viendra se fixer ; ce sera la source et l'eau qui préservent tes racines en plein désert »¹¹. Les allusions aux origines (les racines) et au déracinement (le désert) sont évidentes et l'enfant doit se rendre aux origines pour mieux affronter le désert. Du Nord au Sud du pays, ils quittent Fès, pour passer par Marrakech, Agadir, Jamaa el Fna, etc. en essayant d'accomplir le pèlerinage qui, d'ailleurs, reste inachevé car les trois personnages rendent leur souffle. En fait l'histoire du roman est une traversée du pays et de l'Histoire, une illusion, « une longue méditation sur l'époque, sur la mélancolie du temps, sur la tristesse des hommes qui s'étaient habitués à l'humiliation »¹².

Dans *Partir* tel le titre lui-même suggère il s'agit de l'immigration. Confrontés à la corruption, à l'indifférence du gouvernement, les jeunes diplômés comme Azel ou les filles comme Malika, Kenza, Siham sont obligés de mourir de faim ou de quitter le Maroc. Mais le prix à payer est très grand, car Azel devient l'amant de Miguel celui qui l'a aidé, Siham s'occupe d'une fille handicapée et Kenza devient la proie de Nazim un homme marié dans son pays, mais qui fait semblant être amoureux d'elle pour résoudre le problème de la clandestinité. Au Maroc, partir devenait le mot le plus employé dans une conversation et symbolisait l'affranchissement, la liberté, le courage, l'espoir, l'imagination. Tous les personnages rêvent d'un monde meilleurs et regardent mélancoliquement la mer en espérant qu'un jour ils pourront échapper à l'œil vigilant de la Guardia Civil pour passer en Espagne : « Partir. Renaître ailleurs. Partir par tous les moyens. Se sentir pousser des ailes. Courir sur le sable, en criant sa liberté. Travailler, réaliser, produire, imaginer, faire quelques chose de sa vie »¹³. Mais la vérité qu'ils doivent affronter en pays étranger est abominable. La déception est grande, ils ont rêvaient d'un pays où coulent le lait et le miel et ils ont trouvé un pays qui ne s'intéressent guère à eux. Ils sont des esclaves payés à supporter tous les humiliations, leur dimension humaine ne comptant plus. À ce moment les personnages se trouvent dans l'impossibilité de rebrousser chemin. Rentrer au Maroc signifiait accepter une vie plus difficile que celle menait en Espagne : « Repartir, considérer ce déplacement comme un petit voyage d'agrément, un changement d'air, un malentendu. Repartir, oui, mais où ? Au Maroc ? Impossible, pas question de recommencer les petits boulots à Tanger et la vie étriquée »¹⁴. Tous les personnages du roman conscients qu'ils ont gâché leur vie perdent le pouvoir de vivre, se mêlent dans des affaires douteuses et finissent par mourir. Le dernier chapitre du roman présente une scène mirifique. Un bateau nommé Toutia attend que tous les personnages du roman montent au bord pour accomplir un dernier voyage.

Qu'il s'agisse du voyage, de la mythologie ou de l'Histoire dont Tahar Ben Jelloun se sert, il réussit toujours à transmettre aux lecteurs les chagrins d'un pays ou d'un peuple qui essaie de retrouver sa place, de s'adapter aux nouvelles conditions de vie, aux nouvelles demandes de la modernité tout en gardant dans leur esprits les coutumes du monde musulman.

¹¹ *Ibidem*, p.76.

¹² *Idem*, p.224.

¹³ Tahar Ben Jelloun, *Partir*, Paris, Gallimard, 2006, p.50.

¹⁴ *Op.cit.*, p.83.

Bibliographie :

- Ben Jelloun, Tahar, *La Prière de l'absent*, Pars, Seuil, 1981.
- Ben Jelloun, Tahar, *L'Enfant de sable*, Paris, Seuil, 1985.
- Ben Jelloun, Tahar, *La Nuit sacrée*, Paris, Seuil, 1987.
- Ben Jelloun, Tahar, *Partir*, Paris, Gallimard, 2006.
- Ben Jelloun, Tahar, *Au pays*, Paris, Gallimard, 2009.
- Maalouf, Amin, *Les identités meurtrières*, Paris, Éditions Grasset et Fasquelle, 1998.
- Le Nouveau Petit Robert*, Paris, SEJER, 2008.